



La grand'peur de la science

JEAN-JACQUES DUBY

Ne dites pas à ma mère que je suis un scientifique, elle me croit pianiste dans un bordel.

Même si tout est encore loin d'être pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, il faut être aveugle pour ne pas constater que les hommes n'ont jamais vécu aussi longtemps, en aussi bonne santé, avec un tel niveau de vie et autant de loisirs qu'aujourd'hui. Et il faut être malhonnête pour ne pas reconnaître que la science a apporté une contribution essentielle à ce progrès, et encore plus pour affirmer qu'elle s'y oppose. Pourtant, à l'heure où les espérances des encyclopédistes du XVIII^e siècle et la foi des positivistes du XIX^e devraient trouver une éclatante justification par les faits, la science et les scientifiques perdent leur prestige et leur autorité. Si cela peut consoler Jacques Seguela, il est plus honorable aujourd'hui d'être publicitaire que chercheur atomiste ou généticien...

Les scientifiques pourraient s'accommoder de cette perte de statut social, qu'ont connue d'autres professions avant eux : les instituteurs n'ont plus auprès de leurs concitoyens le prestige des hussards noirs de la Troisième République, cela ne les empêche pas d'être conscients de leur mission et fiers de leur contribution dans la société. Le problème est que les jeunes sont, eux, sensibles à ce déclin, et qu'ils se détournent des études scientifiques pour aller vers d'autres voies qui, espèrent-ils, leur apporteront plus de prestige et d'argent, et à coup sûr moins d'opprobre. Le pourcentage de bacheliers scientifiques a chuté de 55 pour cent en 1980 à 50 pour cent en 1990 et 46,6 pour cent en 1997. Le mouvement semble s'accélérer avec l'arrivée des classes creuses dans l'enseignement supérieur : en trois ans, entre les années scolaires 1994-1995 et 1997-1998, les effectifs du premier cycle universitaire ont diminué de 6,7 pour cent, mais les DEUG sciences ont baissé de 9 pour cent et les sciences «dures» (mathématiques, physique, chimie) de 16 pour cent. Pourtant, les besoins en cadres scientifiques sont toujours aussi élevés.

Cette modification de l'échelle des valeurs sociales est incontestablement liée à la montée en puissance des valeurs écologiques. Pour le maître à penser du mouvement écologique, Hans Jonas, le progrès scientifique met en péril jusqu'à l'existence de l'humanité : «Science et technique sont la cause même du danger, et ils ne faut pas compter sur elles pour combler les chausse-trappes qu'elles-mêmes creusent». H. Jonas va jusqu'à dénier toute valeur à la vérité scientifique, et ose affirmer que «l'opinion utile est de préférence une opinion fautive». Fort heureusement, peu de gens lisent H. Jonas, mais son parti pris anti-scientifique fait des émules jusque chez les décideurs politiques : pour les Ministres de l'Environnement de l'OCDE réunis à Vienne en janvier 1991, l'absence de certitudes scientifiques est tout au plus un «prétexte» qui ne saurait de toute façon justifier qu'ils ajournent leurs décisions.

Selon le principe que, pour être lu, mieux vaut parler des trains qui sont en retard que de ceux qui arrivent à l'heure, certains journalistes entretiennent cette crainte du progrès scientifique et technique. Les exemples abondent de ce qu'il faut bien appeler de la désinformation, que ce soit la soi-disant «catastrophe écologique» de Seveso en juillet 1976, qui n'a laissé aucune séquelle, ni humaine, ni environnementale ; la «mort des forêts» au début des années 1980, qui n'était qu'un affaiblissement de la végétation dû à la conjonction de plusieurs facteurs climatiques, sylvicoles, phytosanitaires et pas seulement environnementaux ; la «mort du Rhin» annoncée à la suite de l'incendie de l'usine Sandoz à Bâle en novembre 1986, alors qu'un an après la faune du fleuve était revenue à son niveau antérieur. Dans les cas exceptionnels où des démentis sont publiés, ce n'est pas en première page ni en ouverture du journal télévisé de 20 heures.

Une autre forme de désinformation, plus insidieuse, consiste à faire grand cas de travaux scientifiques non validés,

et controversés de préférence, tournant ainsi au désavantage de la science ce qui devrait être à son honneur, à savoir le processus – parfois long et pénible, mais toujours rigoureux – d'élaboration de la vérité scientifique. C'est ainsi qu'un grand quotidien national a accordé la plus grande place à la fusion froide et à la mémoire de l'eau, théories dont on ne peut pas dire qu'elles ont changé les bases de la physique autant qu'elles étaient censées le faire. En dernier ressort, une telle relativisation de la vérité scientifique incite la société à considérer sur un pied d'égalité l'astronomie et l'astrologie, la médecine et les grigris, la prévision et les prédictions.

Nos sociétés modernes ont de plus en plus besoin de risque zéro, d'assurances absolues. Les adversaires de la science, qui dénigrent ses valeurs, sont pourtant les premiers à la vilipender si elle n'apporte pas de réponse à toutes les questions qu'elles posent. Ceux-là même qui professent le «pieux mensonge» somment les scientifiques de leur fournir des certitudes, faute de quoi ils accusent d'être au mieux des incapables, au pis des apprentis sorciers menant l'humanité à sa perte. Pascal leur avait répondu par avance, même s'il s'adressait alors à un père provincial des jésuites : «Vous exigez de nous, au nom de nos principes, ce que vous nous refusez au nom des vôtres.»

Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement l'ego d'une corporation, c'est le devenir d'une activité humaine qui, jusqu'à aujourd'hui, a été un moteur du progrès de l'humanité. C'est à juste titre que les scientifiques s'inquiètent, qu'ils lancent l'appel de Heidelberg, qu'ils publient des livres au titre provocateur (Gerald Holton, *The Rebellion against science at the end of the twentieth century*, Addison Wesley, 1996).

Scientifiques de tous les pays, unissez-vous!

Jean-Jacques DUBY est directeur général de l'École supérieure d'électricité.
